

UNE EVASION EMOUVANTE

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un intéressant récit se rattachant aux événements de la guerre de Sécession.

Plusieurs des nôtres, des jeunes gens enthousiastes aujourd'hui grisonnants et désenchantés, embrassèrent avec fureur la cause des abolitionnistes et se lancèrent dans la mêlée avec une ardeur et une *furia* qui dénonçaient bien leur origine gauloise.

Le bruit de la guerre, l'ivresse des combats, la gloire dans la défaite comme dans la victoire, tout cela agissait puissamment sur ces jeunes cerveaux qui se montaient d'autant plus que le danger grandissait. Il y eut pour ces jeunes gens des jours terribles que seule la jeunesse peut surmonter avec l'insouciance qui est son apanage. C'est précisément le récit d'un de ces incidents, que M. H. C. St. Pierre, notre célèbre criminaliste, alors emporté dans un noble mouvement, va nous narrer avec un intérêt d'autant plus puissant qu'il a joué un rôle actif dans cette aventure.

L'épisode que je vais raconter s'est passé dans l'automne de 1864, vers la fin d'octobre, c'est-à-dire il y a juste trente ans, et fait partie d'une série d'aventures qui me sont arrivées lorsque j'étais prisonnier de guerre dans le Sud.

Quelque temps auparavant, j'avais été transféré avec plusieurs de mes camarades de captivité, du champ de courses de Charleston à Florence, un bourg de la Caroline du Sud, sis à une vingtaine de milles de la rivière Great Pedee.

En octobre, il y avait déjà de 8,000 à 9,000 prisonniers campés à Florence, et il en arrivait d'autres tous les jours. Nous devions être enfermés dans une caserne en bois que l'on construisait à cette époque, à une courte distance du campement.

Un jour, poussés au désespoir par la faim et les privations de toutes sortes, environ deux cents prisonniers formèrent le projet de s'évader, et, dès le lendemain, nous nous précipitâmes sur nos gardiens et traversâmes leurs lignes pour nous jeter dans les bois qui se trouvaient à quelques arpents de notre camp. Inutile de dire que j'étais du nombre des évadés. Nous nous dispersâmes dans toutes les directions, par petits groupes de trois ou quatre, au petit bonheur. Je me trouvai avec deux camarades. Après une course d'une heure à travers les bois, le trio s'arrêta pour tenir conseil. Il fut décidé de pousser dans la direction du nord-est et de pénétrer jusqu'à la Caroline du Nord, si faire se pouvait. Nous espérions obtenir du secours des habitants de cet Etat qui, nous avait-on dit, étaient assez sympathiques à la cause de l'Union, et ne molestaient pas les gens du Nord. Nous voulions nous rendre à Wilmington, alors occupée par une armée fédérale.

Nous savions que nous aurions à traverser la rivière Great Pedee et que, suivant toutes les probabilités, tous les ponts étaient gardés par des escouades de milice rassemblées à la hâte. Nous résolûmes de

déjouer les surprises possibles de nos ennemis en coupant les fils télégraphiques et de nous rendre, par marches forcées, jusqu'au pont du chemin de fer et de le traverser avant qu'ils pussent être avertis de notre fuite.

C'était une entreprise hasardée. Confiants, cependant, dans la vérité du vieil adage : *Audaces fortuna juvat*, nous tentâmes l'aventure.

Je n'essaierai pas de vous décrire par le menu tous les incidents et les périls de cette marche. Qu'il me suffise de dire que vers une heure du matin nous avions atteint l'interminable pont en tréteaux qui passe au-dessus des marais qui s'étendent le long des rives sud de la rivière Great Pedee, et, qu'après une marche excessivement dangereuse, par une nuit nuageuse et sombre, sur les traverses du chemin de fer, à une hauteur de 25 ou 30 pieds au-dessus du marais, nous approchâmes du pont qui se dressait devant nous dans l'obscurité de la nuit.

Le moment était des plus solennels.

C'est en vain qu'on ouvrit les yeux et qu'on tendit l'oreille. Pas une âme en vue, et aucun bruit dans le silence de la nuit, excepté celui de nos pas sur le plancher du pont, à côté de la lisse.

Rempli, en même temps, d'espérance et de crainte, j'osais à peine respirer, et j'entendais les battements tumultueux de mon cœur dans ma poitrine.

Nous avions atteint le milieu du pont lorsque, tout à coup, une escouade d'une douzaine d'hommes, sortant d'une cachette à l'extrémité du pont, se ruèrent sur nous en criant de toutes leurs forces : "Rendez-vous, maudits Yankees !"

Les seules armes que nous possédions étant des gourdins que nous avions coupés en traversant la forêt, toute résistance devenait inutile, et la seule alternative qui nous restait était de nous rendre sans conditions.

On nous conduisit, sur la rive nord de la rivière, très escarpée de ce côté, à quelques distances à gauche de la voie ferrée.

Là se trouvaient déjà une douzaine de nos camarades ; quelques-uns avaient été capturés dans le marais, et les autres étaient tombés dans la même embuscade que nous. Ils étaient tous assis autour d'un feu, et faisaient cuire des patates ramassées le long de la route, tout en discutant les divers incidents de la journée.

Ils nous donnèrent une généreuse portion de leur nourriture. Après un bon repas, accablés de fatigue, nous nous étendîmes par terre et un sommeil profond ne tarda pas à nous envahir.

Au réveil, le lendemain matin, nous constatâmes que vingt-six nouvelles recrues nous étaient arrivées pendant la nuit, formant un total de 41 prisonniers.

Jusque-là notre aventure avait été quasi-tragique, mais en quelques moments elle changea complètement d'aspect.

Vers 8 heures, l'officier rebelle qui commandait le poste vint nous faire visite. Il marchait orgueilleusement à la tête d'une compagnie d'environ trente hommes recrutés à la hâte parmi les paysans des environs. Ces pauvres diables avaient l'air le plus drôle qu'on puisse imaginer dans leur costume militaire improvisé et dans les efforts exagérés qu'ils faisaient pour se donner une contenance martiale et féroce. Mais leur